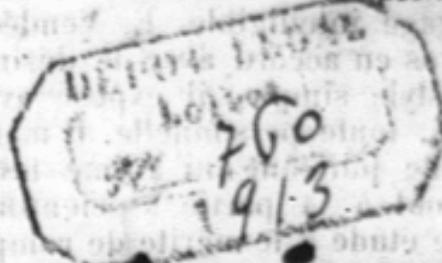


... les chiens aboient,
la caravane passe...

Deuxième série. Juillet-Août 1913

(An 13.454 de la première
éclipse reconnue)



les

Réfractaires

(ex-*l'Ère nouvelle*, recueil mensuel d'idées, de faits, de commentaires)

SOMMAIRE du 6^e fascicule

Du haut de ma tour d'ivoire (E. ARMAND) 41. — Sur l'antagonisme des sexes (J. WILLIAM LLYOD) 46. — D'un projet de Milieu anarchiste individualiste, 47. — La vie simple (HENRI ZISLY) 48. — Régime de charnier (BOLTON HALL) 49. — Comme préface à un livre de vers (ANGELO JORGE) 52. — Les enfants perdus (H. R. F.); Poète réfractaire (HENRY LABONNE) 53. — Post mortem (JOHN HENRY MACKAY) 55. — Le spectre déambulant (E. ARMAND) 56. — Les sources grecques de l'anarchisme (OBERDAN GIGLI) 57. — Un livre d'esthétique (LE RÉTIF) 63. — Si tu m'aimais toujours (EUG. BIZEAU) 66. — Anarchie et communisme (FRANCIS VERGAS) 66. — La double morale (UP-TON SINCLAIR) 68. — Opinions et Documents : Mon refus d'être juré (J. H. G.) 69. — Correspondance (A. BAILLIF) 72.

Couverture : Les livres : *Principes du Beau* (ANNE VÉRONIQUE). — Bibliographie. — Pour faire réfléchir (STEPHEN PEARL ANDREWS). — Entre nous. — Correspondants, annonces, avis et communications.

S'adresser pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration ;
à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph (rue de Châteaudun), ORLÉANS

Prix de l'abonnement : pour dix fascicules, 1 f. 80 (U.P.U. 2 f. 25)

Un fascicule, 0 fr. 20 (Extérieur, 0 fr. 25)

Les livres.

mement reposant à lire. Une dame supplie l'auteur de lui écrire sur le beau dans un langage intelligible. E. Vendéen répond par une série de lettres en accord avec le désir de sa correspondante. Dans un style simple, il expose avec logique sa conception du beau, toute personnelle. Il manque peut-être à ces pages le souffle puissant qui anime les artistes, elles nous arrêtent surtout à la partie « scientifique » de l'art. En revanche, cette étude a le mérite de rompre avec la psychologie officielle et pédantesque. Elle ramène la science du beau « dans son vrai domaine : celui de la philosophie naturelle ».

E. Vendéen écarte d'abord les causes d'erreurs ayant empêché les esthéticiens de définir clairement le beau. Ils n'ont point distingué les divers genres de beauté ; ils ont oublié que le beau est la synthèse de plusieurs sortes de beauté ; enfin, ils ont confondu la beauté avec la convenance. La beauté réside dans le sujet tandis que la convenance est dans le rapport du sujet avec l'objet ou dans les rapports des moyens avec le but proposé. Il suffisait de bien « distinguer » et de bien « diviser » pour trancher les difficultés et réduire le beau au seul principe de l'ordre. Le beau est l'expression de l'ordre, c'est-à-dire est « l'harmonie des parties d'un même tout, selon les rapports que ces parties doivent avoir afin que le tout soit un ». Aussi le beau est-il immuable, absolu, car « c'est toujours l'ordre qui rend beau tout ce qui est beau dans tous les genres de beauté ». L'auteur distingue onze sortes de beau : le beau sensible, le beau intelligible, qui n'est autre que le fond du premier, le beau de la vie proprement dite et le beau de la vie spirituelle ; puis le beau moral, le beau de l'expression et le beau gracieux ; le beau civil ou politique, le beau des arts libéraux et le beau des arts mécaniques ; enfin le beau arbitraire, qui est un beau de préjugé. — Avant d'étudier les effets du beau sur l'âme, E. Vendéen identifie la beauté de l'âme avec « la loi morale : unité parfaite, unité suprême. Loi qui est en Dieu, qui est Dieu » et l'âme atteint cette beauté en se « conformant à l'ordre : sa règle, sa propre fin ».

L'opinion de l'écrivain est très discutable au sujet des effets du beau sur l'âme. Volontiers nous lui accorderons que le sentiment du beau exerce une action purifiante ; ce sentiment est certes « raisonnable », « élevé et pur de tout intérêt ». Mais, est-ce à dire qu'il « est essentiellement moral » et qu'un être épris de beauté « veut en tout se conformer à

(1) Par Edouard Vendéen. Chez Bloud et C^{ie}.

l'ordre » ? — D'abord, nous ne voyons pas en quoi le sentiment du beau « est essentiellement moral ». Il ne peut être ni moral ni immoral ; c'est un sentiment, une tendance forte, éminemment expansive de l'être intime, du domaine de l'amoral comme tous les sentiments qui enrichissent la vie intérieure. Pourquoi lui donner ce pouvoir moralisateur ? Même si je me place au point de vue « moral » de l'auteur, je ne peux accepter sa conviction. On voit des artistes, de véritables pourtant ! amants passionnés de la beauté, créant des œuvres très belles et dont la vie journalière, vue dans le détail, est loin d'être belle. Il suffit d'un peu de finesse psychologique pour s'en apercevoir quand on côtoie des artistes, non en passant, il est vrai.....

Malgré tout, ce travail laisse sur une bonne impression. On aime à y respirer une atmosphère d'idéal et de simplicité. La pureté de l'expression donne à l'esprit une satisfaction toute particulière, à la fois d'ordre esthétique et scientifique : l'auteur a le souci du mot juste, il y joint celui d'une forme soignée. — Quoique imprégnée de spiritualisme, cette œuvre ne heurte pas l'âme incroyante. Elle en impose par la conviction sereine et la personnalité distinguée. Pour comprendre E. Vendéen et sentir sa valeur, point n'est besoin de pâlir sur les manuels de ceux qui s'octroient le monopole de l'esthétique.

ANNE VERONIQUE.

Bibliographie. *Liberty and the Great Libertarians.* La liberté et les grands libertaires. « Première anthologie de l'égalité liberté. Exposant rapidement et brièvement tout ce qui a été écrit de mieux par les plus grands penseurs sur tous les aspects de la liberté de l'homme. Citations nombreuses et importantes de sources supprimées, ignorées ou inaccessibles jusqu'ici. » Ouvrage important dont je rendrai compte prochainement. 1 doll. 50 cts., chez l'auteur Charles T. Sprading, 6829, Broad Street, Los Angeles (Cal.) Etats-Unis.

Les Encagés, pièce en trois actes, par Pierre Descloux et Simone Brive (édition de la Route, 3 fr. 50). Compte rendu prochainement.

Manuel Devaldès : *La Chair à Canon* (15^e mille, 15 cent., édition de « Génération consciente ». — Clarence S. Darrow. *Crimen y Criminales*, etc. (Edition de Salud y Fuerza). — *Luz nas Tenebras*, Angelo Jorge ; (S. Paulo, Brésil). — *Aux Dépossédés ; Notre Droit*, par L. Bujard. — *Fraternité* (collection des chansons de « la Muse Rouge »), par Eug. Bizeau.

Pour faire réfléchir. — ... La doctrine de la Souveraineté de l'Individu — doctrine qui, dans un sens, est aussi un principe — découle du principe encore plus fondamental d'Individualité qui sature la nature universelle. L'Individualité est en réalité le principe le plus fondamental et le plus universel qu'un esprit pénétrant semble capable de découvrir et il n'est de meilleure image de l'infini. Il n'est pas deux objets dans l'univers qui soient absolument semblables. Chacun possède sa constitution et ses particularités qui le distinguent d'un autre. La diversité à l'infini est la loi universelle. Parmi la multitude des visages humains, on n'en rencontre point deux qui se ressemblent et, parmi la multitude des tempéraments humains, il en est de même. Et cela s'applique également aux personnes, aux choses, aux événements. Il ne s'est point trouvé, dans la suite des temps, deux faits qui soient absolument identiques. Jamais une action, une transaction, une série de circonstances n'a entièrement correspondu à une autre action, à une autre transaction, à une autre série de circonstances. Possèderais-je la connaissance certaine de tous les événements qui ont eu lieu partout, jusqu'à ce moment même, que cela ne suffirait pas à me rendre capable d'édicter une loi applicable exactement au premier événement qui va suivre ou à n'importe lequel des millions d'événements qui vont lui succéder. Cette diversité s'affirme dans tous les règnes de la nature, et elle se joue de toutes les tentatives que font les hommes pour échafauder des lois, des constitutions, des réglementations, des institutions gouvernementales de toutes sortes fonctionnant régulièrement et harmonieusement parmi les contingences imprévues de l'avenir.

Stephen Pearl ANDREWS.

“ LES RÉFRACTAIRES ”

Deuxième série, — 6^{me} fascicule. — Juillet-août 1913.

Du haut de ma tour d'ivoire : UN cer-
tain

Le congrès anar- nombre de socialistes
chiste (?) d'extrême gauche —
de la tendance qui se

qualifie de „communiste anarchiste” — se sont réunis dans une salle du XV^{me} arrondissement, à Paris. Après trois jours de lectures, de discussions et de congratulations mutuelles, ces personnes se sont séparées, non sans avoir jeté les bases d'une . . . Église, . . . pardon, d'une organisation dénommée Fédération Communiste Anarchiste Révolutionnaire dont les dits et les gestes ne feront pas d'ailleurs grand mal à la propagande des idées anarchistes individualistes.

Comme il est d'usage pour tout Concile qui se prend au sérieux, celui-ci y a été de ses petites excommunications. On a rompu bruyamment avec les „individualistes” — mais en se gardant de définir ce qu'il fallait entendre par Individualisme. Peut être est-ce parce que nul des congressistes n'eût su s'en tirer ? On a également stigmatisé l'illégalisme, — autrement dit l'attentat à la propriété perpétré à des fins personnelles ; il paraît que, commis dans un but collectif, le même attentat en devient sanctifié !

Comparé avec ce qu'il fut, il y a un quart de siècle et même moins, — aux beaux temps de « La Révolte », du « Père Peinard », &c., le mou-

vement social-communiste anarchiste accuse un recul sensible. C'est l'heure des "rectifications de tir" et les communistes anarchistes ne se relèveront jamais de leur enlèvement syndicaliste. L'accès de colère du Père Grave, des « Temps Nouveaux » (*sic*) contre la malheureuse affiche de nos amis de l'action d'art ne ranimera pas une vigueur disparue.

Le seul incident notable de ce Congrès fut la tentative d'obstruction ou d'envahissement — je parle le langage des RR. PP. du Concile — opérée par une troupe d'anarchistes (?) dont le confusionisme dans les idées et la tactique paraît l'unique point de ralliement. A quel anarchiste individualiste l'idée fut-elle venue d'aller troubler les élaborations fastidieuses de gens avec lesquels il se chercherait vainement un point de contact ? Qu'a-t-il de commun avec ces "communistes", lui qui réclame la liberté, non seulement de consommer, mais de produire individuellement et de disposer à son gré de son produit ? Ou encore avec ces doctrinaires qui font fi de la formation de la personnalité individuelle, ignorent la vie intérieure et accepteraient volontiers [singuliers anarchistes] de se placer sous l'autorité entraînant des masses égarées et délirantes, pourvu que l'aboutissant de leur folie soit une révolution (?) économique.

Certes, nous croyons utile de réagir contre la tendance illégaliste. Qui donc nierait que la pratique professionnelle de l'illégalisme ne soit dangereuse, néfaste, souvent avilissante ? Nous pensons qu'il est indigne d'un anarchiste individualiste autant d'exploiter autrui que d'écraser

davantage qui l'est déjà. Mais tout cela ne veut pas dire que nous placions le producteur au dessus de l'Individu. Par ailleurs, nous établissons une différence appréciable, dans nos rapports avec eux, entre le paysan qui fait valoir son champ à la sueur de son front — et l'usiner qui édifie sa fortune sur l'exploitation de ses semblables sans défense.

Et dussé-je encourir l'excommunication majeure de ces Messieurs du Concile communiste — je n'en persiste pas moins à déclarer que le travail forcé, pour le compte de l'exploiteur qui vous oblige à produire ce dont souvent vous ne voyez pas la nécessité et sans savoir pour qui, — je persiste à déclarer que ce travail-là n'offre rien d'attrayant ni d'anarchiste. C'est de la prostitution, tout simplement.

Qu'il faille souvent passer par ce pis aller détestable, cela suffit bien. Qu'on l'exalte, c'est ce qui dépasse la mesure !

Il se peut que dans le courant de cet hiver, je convie un certain nombre de camarades, de tous les coins de la France, à se réunir dans une ville du centre [pourquoi se laisser toujours absorber par Paris ?] afin de nous entretenir sur ce qu'il faut entendre par „anarchisme individualiste“. Il ne s'agit point là d'un Congrès, mais d'un échange de vues entre compagnons d'idées heureux de se rencontrer. Pour lui enlever tout caractère sectaire, je demanderai à des camarades naturiens, tolstoïsans, &c., de venir se joindre à nous. Cela se fera sans ostentation, sans publicité, sans avis à la presse, « à la bonne » enfin !

Des scandales . . .

DE temps à autre, l'écume de la mer remonte à la surface, troublant l'apparente tranquillité du flot. Il en est de même pour l'océan social. Nous apprenons donc, sans trop nous émouvoir, qu'un Deperdussin, fournisseur de l'aviation militaire, notable commerçant et décoré, se trouve accusé d'un détournement de trente millions, au détriment de créanciers peu intéressants et usuriers fiefés ; ou encore que des policiers, afin de toucher une prime quelconque, bourraient les poches de pauvres diables qui n'en pouvaient mais d'objets qu'ils affirmaient ensuite provenir de vols. M. Deperdussin et ces zélés défenseurs de la société sont les types représentatifs d'un milieu où la puissance et l'indépendance — pour relatives qu'elles soient — ne s'acquièrent que par la possession d'un million ou d'une pièce de cent sous de plus que le voisin. Or, à quoi les 9/10 des êtres que nous coudoyons ne sont-ils pas résolus pour obtenir soit l'un, soit l'autre ?

Autre scandale : sous le regard nonchalant ou amusé des diplomates, des financiers et des pacifistes, les bandits balkaniques ont encore fait parler d'eux depuis que notre dernier fascicule a paru ; ce qu'ils s'en sont donné à cœur joie ces brigands en uniforme, tuant, mutilant, violant et pillant ! En regard, nos „bandits tragiques” apparaissent comme de bien pauvres petits garçons.

Scandale moins bruyant, mais non moins significatif, que l'exclusion du syndicat des typographes de Lyon de ce syndiqué qui acceptait que sa femme s'emploie à la même profession et au même salaire que lui. Il nous révèle que, syndiqué ou non, le mâle demeure le mâle et que de l'émancipation de la femme, il se soucie comme un poisson d'une pomme. Il sait pourtant que l'émancipation économique de la femme est seule capable de la rendre maîtresse d'elle-même. Mais, syndiqué ou non, n'est-ce pas par là qu'il la tient ?

Sur les routes de France.

JE n'ai nulle intention de m'étendre sur les péripéties du voyage à bicyclette dont je parlais au

fascicule précédent et qui a couvert treize cents kilomètres. Je me contenterai de dire qu'il m'a été possible de pousser jusqu'à Vienne en Isère et, en trois semaines, de tenir une douzaine de petites réunions. Je suis revenu enchanté. En écrivant « enchanté », je ne veux naturellement pas dire que j'ai enregistré unanimité parfaite concernant mon point de vue de l'anarchisme individualiste et ce n'est point non plus à faire des suiveurs que tend mon activité. Je désire pour ceux avec lesquels je viens en contact intellectuel qu'ils se révèlent à eux-mêmes leur personnalité véritable, qu'ils se sélectionnent, qu'ils se reconnaissent. De là les échanges d'idées très intéressants qui ont marqué certains entretiens ; de là aussi force malentendus dissipés.

Voici ma réponse à plusieurs objections concernant plus spécialement LES RÉFRACTAIRES. Qu'ils ne soient point parfaits, je ne l'ignore pas. Qu'ils soient un reflet personnel, je n'en ai jamais disconvencu. La catégorie de lecteurs auxquels je m'adresse s'attache beaucoup plus à l'effort personnel nécessité par la besogne accomplie qu'à l'apparence du produit. Je laisse aux commis voyageurs en vulgarisation le soin de donner le pas à la couverture sur le contenu du livre, à la forme sur le fond, à la régularité de parution d'un périodique sur les difficultés éprouvées pour sa confection. Je n'ai nul désir de les imiter.

Non loin de Mâcon, j'ai rencontré un camarade — un communiste — dont je suis encore à envier l'énergie. Seul dans un petit pays perdu ou à peu près, non seulement, ayant acquis du caractère, il a construit des „casses” qui sont loin d'être au modèle réglementaire, il a appris à composer, mais encore il est parvenu à cliquer sa composition. Et cela tout en gagnant péniblement sa vie. J'ai sous les yeux des épreuves de ces clichés ; elles fourmillent de fautes d'orthographe et de style ; j'éprouve pourtant à les parcourir le même frisson d'émotion qui me saisit chaque fois que je me trouve en présence de l'œuvre d'un producteur individuel, d'un artisan qui a travaillé en artiste, c'est à dire donné tout l'effort dont il est susceptible.

E. Armand

Sur l'antagonisme des sexes.

LES sexes ne se sont jamais compris. Ils sont semblables à deux races réunies dans une tenta-

tive sincère de cohabitation et d'harmonie, mais si inévitablement différentes pour ce qui regarde les points de vue et les tempéraments qu'une compréhension réelle est impossible. Les hommes comprennent assez bien les hommes, les femmes comprennent assez bien les femmes, mais quand la question se pose pour les hommes de comprendre les femmes ou vice versa, il se produit les malentendus les plus étranges, les erreurs les plus grossières, et chacun s'en prend à la stupidité de l'autre. Les hommes efféminés comprennent les femmes mieux que les autres hommes et les femmes "masculines" comprennent les hommes mieux que leurs sœurs, mais ce que ces types spéciaux gagnent d'un côté, ils le perdent de l'autre par un manque égal de compréhension des personnes les plus caractéristiques de leur sexe.

L'inéluctable conclusion, c'est que la différenciation sexuelle crée une différence d'âme. Dans leur état d'être actuel, les sexes ont des mentalités dissemblables et distinctes. Avant la puberté, la différence semble moins grande; après l'âge critique, elle diminue également; mais à l'époque de la pleine floraison sexuelle, ils semblent être au pôle l'un de l'autre.

Peut-être cette divergence et cet éloignement sont-ils nécessaires pour provoquer cette recherche passionnée de l'union sexuelle qui constitue l'amour. A preuve ce désir violent de réconciliation et de réunion qui suit une querelle ou une discussion mettant plus encore en relief l'incompatibilité innée des sexes. Ceux qui s'aiment à la folie ne sont-ils pas ordinairement inaptes à vivre en bonne intelligence? Entre de véritables "âmes sœurs", s'entre-comprenant parfaitement, attirées naturellement vers la

même vie, il existe à peine l'attraction sexuelle voulue pour ne pas rendre monotone la vie commune, il n'y a pas de passion aveuglante.

Les sexes demeurent des mystères l'un à l'autre, mais des mystères s'attirant. Où manque le mystère peut aussi manquer l'attraction. Ils sont bien plus rapprochés et se comprennent davantage lorsqu'ils s'unissent dans la caresse et dans le mystère silencieux et tendres de l'amour. Mais s'ils tentent de s'expliquer verbalement, alors se présentent les abîmes insondables et les pics inaccessibles. Cependant, se montrer l'un à l'autre tel que, c'est ce qui profite et réunit le plus. S'abandonner au désespoir, au dédain, à l'indifférence conduit uniquement à la séparation — car les sexes ne s'intéressent l'un à l'autre que dans la mesure où ils s'efforcent de se comprendre. Dire que l'on s'aimera sans chercher à se comprendre implique que si l'on se comprenait, l'amour disparaîtrait. C'est un paradoxe, mais c'est pourtant la vérité.

J. William Lloyd

D'un projet de Milieu anarchiste individualiste.

Quelques lettres demandant des renseignements, mais très peu. Par contre nombreuses questions, posées verbalement. Plusieurs camarades adhérant en principe. Vigoureuse campagne projetée pour cet hiver.

Renseignements: A. Belverge, rue de la Chaudière à Verrières le Buisson (S. & O.)

JE demande qu'on passe du principe de l'autorité à celui de la liberté, car je sais que la contrainte ne crée pas la moralité. La contrainte enchaîne, il est vrai, la liberté d'action, mais elle transforme les transgressions clandestines de la loi en une institution sociale.

Ellen Key

La vie simple.

LE PARASITE appelle «vie simple» la vie menée à la campagne, mais sous une forme bien plus raffinée que celle du paysan.

A la ville, l'on peut aussi vivre «simplement», mais avec des mets, des habitations, des ameublements et une voiture qui, tout en étant simples, sont fort coûteux : adopter cette manière de faire est tout bonnement suivre un genre.

Ceci entendu, on peut réellement vouloir mener une vie simple, c'est à dire sans luxe, sans décors, sans ornements inutiles, en réduisant à néant les superfluités provoquées et créées par les classes possédantes et dominatrices, aidées en cette besogne par le prolétariat lui-même.

Vivre simplement, c'est en résumé laisser de côté cette vie surchauffée, à la vapeur, qui ne se manifeste que là où il y a agglomérations.

Pratiquement, on peut réaliser la vie simple dans la société actuelle, dans une certaine mesure naturellement : nourriture, logement, vie intime. Mais où cela devient très difficile, voire impossible, c'est quand la société oblige l'amant de la vie simple à se rendre à la caserne, au bureau des contributions, à la mairie ou ailleurs ; sa vie se complique alors étrangement.

Et c'est pourquoi le véritable amant de la vie simple nous apparaît plutôt sous l'aspect du réfractaire, de l'anarchiste, — non point sous la silhouette du scientifique à outrance.

Henri Zisly

Régime de charnier.

UN végétarien s'était levé, bercé par la douce pensée qu'au moins en ce jour de printemps radieux ce ne serait pas à cause de lui qu'on répandrait du sang. Or, notre homme était un commerçant affable, et de mise soignée.

Il se vêtit d'un complet de coton, laça ses chaussures, confectionnées en feutre — afin de ne pas être tenu responsable de la mort d'aucune tête de bétail ; il brossa ses vêtements avec le soin habituel ; puis, après avoir déjeuné de café et de rôties, il boutonna étroitement son pardessus, coiffa un chapeau de soie, chaussa ses caoutchoucs et héla un fiacre pour se rendre à son bureau.

En route, il s'arrêta chez un horloger où il fit verser une goutte d'huile sur le ressort de sa montre. Plus loin, devant une boutique où l'on vendait, par commissaire priseur, un stock de conserves de fruits provenant de la faillite d'un marchand de denrées alimentaires. Il se sentait l'âme tranquille et l'esprit à l'aise. Il passa enfin à la Bourse et y fit quelques achats, qui provoquèrent la hausse des cours.

Mais voici qu'en rentrant chez lui, la fièvre le prit. Il lui semblait entendre un bruit qui montait, semblable au murmure menaçant d'une populace. Il voyait comme un nuage de poussière qui s'avavançait. Le murmure prenait consistance : ce devenait une Voix. « Ceci est un panorama de l'humanité — disait-elle et nous sommes, nous, les millions d'animalcules, bouillis pour que tu puisses boire ton café ; rôtis pour que tu puisses manger ton pain ; et nous, nous sommes les vers à soie, echaudés afin que tu puisses porter un chapeau lustré, — les volailles égorgées pour fournir le duvet nécessaire à ton édredon, — les marsoûins harponnés pour te procurer de l'huile ; — le bétail dont les os ont fourni la matière du manche de ta brosse, ; dont le sang com-

primé a servi à fabriquer les boutons de ton pardessus, dont la peau a été employée pour confectionner les harnais de ton fiacre ; dont la cendre a clarifié ton sucre et fertilisé les champs où on a récolté ton froment.» Puis la Voix devint plus perceptible : « Je suis le failli que le Monopole a conduit à l'anéantissement, celui dont tu as acheté ce matin la marchandise à vil prix ; — et moi, le coulissier qui s'est ruiné en vendant ton stock de valeurs : je sais bien, c'est „le jeu de la concurrence” et c'est de ma propre main que je me suis tué. . . Veux-tu un morceau de mon cadavre ? le reste de mon actif se liquidera demain ».

Et le nuage se fondit dans une lamentation sinistre. Au delà de la nuée, une multitude se tenait, livide, infinie, nombreuse comme les vagues de l'océan ; et de son sein s'élevait un bruit qui ressemblait au son du vent dans les blés qui montent. Ces êtres tendaient le poing : ils agitaient des membres mutilés ; et c'était à lui, le vertueux, l'humain, qu'ils s'adressaient. Et il ne pouvaient faire autrement que d'écouter leurs cris.

— « Nous sommes les ombres des apprentis qui périrent de brûlures et de surmenage à travailler seize heures par jour afin que tu puisses boire dans un verre bien poli, — des fillettes qui se prostituèrent afin qu'au grand magasin où tu te fournis les frais généraux soient restreints, — des „coolies” qu'un travail pénible et sans loisirs mena prématurément au tombeau et cela pour que tu puisses consommer du café, — des hommes jadis forts et vigoureux que la nécrose a ravagés et cela pour que tu aies à ta disposition les allumettes garnissant les poches de ton gilet, — des foules d'africains que les agents des compagnies belges ont massacrées parce que nous ne leur apportions pas assez de caoutchouc pour toi.

Et le murmure grossissait au point qu'il n'entendait plus que des rumeurs confuses « . . . en tom-

bant du haut du toit de ta maison — en traversant une voie non surveillée du chemin de fer dont tu es actionnaire — polisseur d'acier, mort en inhalant de la poussière, — asphyxié au fond de la mine, — encore enfant, assassiné pour l'honneur de ton drapeau — femme étouffée à la fabrique par la poussière du coton. . . »

Et lorsque les plaintes furent en si grand nombre qu'il devenait impossible de les démêler, voici qu'une Voix domina toutes les autres et prononça :

« Tous ont été sacrifiés pour des motifs qu'on pouvait éviter, — aucun ne l'a été par une nécessité naturelle, aucun par le caprice d'un dieu ; — mais chacun de nous à cause de l'indifférence brutale d'hommes influents tels que toi, nous succombons, corps et âme, par milliers chaque jour. Et nous vivons des existences plus horribles qu'une mort quotidienne afin que toi, oisif, tu puisses subsister. Il est vrai que tu ne manges pas de viande ! »

Mais le Végétarien s'écria : — C'est injuste ; je n'ai pas participé à la mort de ces malheureux.

La Voix répliqua : « Dis-moi donc du sort de laquelle de ces victimes tu es innocent et quelles ont été les causes de leur fin ? »

Et le végétarien demeura muet.

Bolton Hall

(Traduction de E. Armand)

C'est ma solennelle conviction qu'un artiste ne devrait jamais gagner son pain au moyen de son art ni un littérateur écrire pour vivre. Comme l'amour l'art et la littérature devraient être les libres fleurs de la vie.

J. William Lloyd

Comme préface à un livre de vers.

Combattant fatigué, profitant d'un moment de calme et de sérénité, je me pris lentement à douter : qui sait si la lutte que je poursuis sans trêve ni merci n'est pas témérité vaniteuse. . .

Où donc régne la justice ? Où donc se manifeste la vérité ? Quand la paix descendra-t-elle sur la terre, quand donc ? Puisque le Songe vaut mieux que la Réalité cruelle, n'est-il point préférable de vivre et de mourir en rêvant ?

Au lieu de batailler, ne vaudrait-il pas mieux aimer la nature et les choses virginales, exalter le beau et le bien en des hymnes divers, vivre à la face du soleil, loin de tout mal, en un monde intérieur, fantastique, irréel ? . . .

Alors, solitaire et serein, j'ai composé mes vers.

Angelo Jorge

Quelle a été la découverte la plus importante accomplie par l'esprit indépendant de recherche et de libre examen ? C'est, j'ose l'affirmer, la découverte de la manière dont l'échange répond aux besoins économiques de l'humanité. L'échange est le pivot sur lequel roule le monde industriel ; l'huile lubrifiante [qu'on excuse cette métaphore] c'est l'avantage que chaque opération promet à ceux qui l'effectueront. Or, s'il y a un point sur lequel les socialistes soient d'accord, c'est que le profit individuel est une chose qu'ils ne toléreront jamais ; l'échange et toute société fondée sur lui est l'antithèse même du socialisme.

Thomas Mackay

Les Enfants perdus.

JE ne vous fe-
rai pas grâce

d'une seule mauvaise action, d'un seul crime : je sais que le monde est aussi amer au dehors que le cœur des hommes est fielleux au dedans. Je sais qu'un nuage immense obscurcit l'horizon; un nuage de fumée qui laisse échapper un mal ancien. Je sais que les dieux sont les ennemis des hommes et je n'ignore pas qu'ils sont puissants.

Eh bien je préfère que par amour pour la renommée de ses fils, cette demeure d'Adam s'engloutisse, tous pavillons dehors et pièces en batterie, tel un monstrueux navire de guerre, plutôt que de la voir moisir à l'abri dans un port sûr, où les gueules des canons resteraient silencieuses, pourrissant à loisir sous le ricanement d'un ciel de plomb, dans les eaux croupissantes de la paix.

C'est pourquoi je chante la joie de la vie, la joie que la douleur conquiert, l'âpre allégresse des hommes qui bataillent et rompent leurs rangs pour les reformer encore. Et je lève les yeux vers le drapeau, le fanion des enfants perdus; et je rends grâce à la colère des dieux qui m'ont permis de naître.

H. R. F.

Poète Réfractaire.

LE public ne lit plus, l'éditeur te refuse,
Garde ta part de liberté;
Que la foule sommeille aux accents de la Muse,
Qu'importe à ta fécondité
Laisse le Philistin sous l'échelle des anges,
Ne cesse jamais d'y monter,
Chante toujours, pour toi, sans chercher les louanges.
A qui songe aux luriers tu nieras le génie.
Oppose au vulgaire troupeau
Tes plaisirs raffinés, toi qui bois l'ambroisie;
Agite au vent ton fier drapeau,
Puis nargue la critique et la meute féroce
Des bourgeois, ces pauvres jaloux,
Aboyant au talent dans leur envie atroce,
Hurlant vers toi comme des loups.
Va, va, garde ta flamme ardente et ton beau rêve.
Le rossignol rit du passant
Quand sur les rameaux verts il gazouille sans trêve
Son poème réjouissant.
Qui te pourrait ravir cette joie éternelle
De jeter aux libres échos
Tes refrains d'homme libre, ainsi que jouvencelle
Chantant, clamant, à tout propos ?

Henry Labonne



Les hommes ne sont heureux que dans l'inconscience du troupeau, guidés par la lanterne d'une religion. Mais il faut s'évader du troupeau et regarder pour soi-même le fugitif paysage qu'on ne reverra pas deux fois.

Jean de GOURMONT

Il est nécessaire de changer de vie pour apprécier justement les bons côtés de sa vie ancienne; car, dans la monotonie de l'existence journalière, on jouit inconsciemment des meilleures choses; elles semblent tellement naturelles qu'on ne conçoit pas qu'elles puissent ne plus être; seuls les ennuis frappent parce qu'on se figure qu'ils n'existent pas partout. Le changement de milieu, en supprimant les bonnes choses qu'on n'appréciait pas, fait ressortir leur importance, et il montre que les embêtements se retrouvent toujours: c'est à peine s'ils changent de forme.

E. Guillaumin

Post mortem.

“ AUX flammes
vous livrez

mon corps, dès le dernier soupir rendu ; car la mort c'est la fin. — Chimérique, folle illusion est celle qui laisse croire à une seconde vie après le trépas”.

Telles furent tes dernières paroles, ô grand penseur, mais ils n'accédèrent point à ton désir, — ceux qui, durant ta vie, furent les bourreaux de ta pensée — et ils se moquèrent de la portée de ton souhait ultime.

Pour t'outrager, dans un coin du cimetière, à l'écart, parmi les réprouvés, ils t'enfouirent. Cependant, ainsi faisant, ils t'honoraient bien plus qu'en ornant ta tombe d'hypocrites couronnes. Ta vie et ta mort devenaient semblables. Solitaire, hors du troupeau durant ton existence ; contre le monde véniel affirmant ton moi, — dans la mort même, tu demeures éloigné de tous, de tous ceux qui te furent ennemis. sans une seule croix menteuse pour souiller le lieu de ta sépulture.

Cela tu l'avais voulu ! — Peu importe que, pour prier et pleurer nul, sur ta tombe, ne se rende. — Un jour y viendra, frémissante, cette humanité vers laquelle, tout entière, allait ta pensée.

John Henry MacKay

[Traduction de HELLA ALZIR.]

.....
A lire

l'action d'art

bi-mensuel

organe des anarchistes d'action d'art.

Un n°: 10 centimes, rue Tournafort, 25 PARIS V.

Le spectre déambulant.

PARCE QUE ton heureuse mémoire t'a permis de retenir quelques pages d'un ou de plusieurs de ces livres de vulgarisation scientifique qui décorent les étalages des libraires. Ou bien parce que tu as parcouru tant bien que mal Stirner, Nietzsche, Chatterton Hill, Guyau, de Gaultier ou Rémy de Gourmont. Ou encore parce que tu ne franchis plus la porte d'un cabaret ou que tu te places deux fois par semaine sous une douche bienfaisante. Ou enfin parce que tu as ouvert boutique sur une grande rue de ta ville ou qu'aux heures de loisir que te laisse ton patron, tu cultives un jardinet grand comme un mouchoir de poche. Voici que tu t'imagines avoir accompli ta révolution. Et que tu considères le reste des hommes comme inférieurs. Voici que tes amis d'idées ne t'aperçoivent plus aux réunions de leur pauvre groupe. Voici que c'est presque avec tremblement qu'ils se hasardent à te rendre visite pour te quémander les quarante sous qui leur manquent afin d'imprimer cette affiche-ci, placarder ce manifeste-là. Tu t'affirmais un vivant et un foyer. Un vivant dégageant une influence de vie, un foyer projetant une flamme consumante. Et moi, crédule, je suis venu vers toi pour revivifier mon cœur et réchauffer mon âme. Certes, ton cerveau est meublé, mais c'est à la façon d'un musée. Certes, tu es indépendant du milieu, mais c'est à la façon d'un cadavre. Certes, tu brilles, mais c'est d'un reflet oublié par ton activité de jadis.

Tu prétends vivre « ta vie ». Mais tu es un spectre que l'Ensemble hostile laisse déambuler quiètement parce qu'il n'en redoute plus rien. Une ombre inconsistante, sans chair ni os, sans nerfs, incapable de laisser le moindre sillage personnel. Toi, un Individu? Allons donc! Un inactif et un stérile. Car le propre de l'Individualité véritable, de l'Etre qui vit, c'est de se perpétuer, de se retrouver, de se reproduire, tout au moins psychologiquement. Toi, un en marge? Mais le propre de l'Inadapté, c'est de sortir de la tente qu'il s'est édiflée hors du camp pour s'en aller errer solitaire, à la recherche de ses semblables qui s'ignorent encore, parmi la multitude de ceux qui campent en masse.

E. Armand

Les sources grecques de l'anarchisme (*)

Le *Gorgias* et le *Ménon* de Platon, la *Politique* d'Aristote montrent des tendances libertaires semblables. Mais c'est chez Trasimaque et chez Calliclès que le scepticisme moral de la sophistique atteint son développement le plus profond et le plus actif.

Ce n'est plus, chez eux, l'abstruse et douloureuse métaphysique de Gorgias, c'est une affirmation violente de force et de domination.

La morphologie de la force et de la volonté est forcément la conséquence du scepticisme irreligieux. Quand une multitude ne reconnaît d'autre mesure des choses et des rapports sociaux que soi-même ou son jugement, l'unique formule de vie réside dans la volonté de la Domination. Et les termes moraux « bien » et « mal » ne se rapportent qu'à la Puissance.

La volonté de la force détermine cependant deux interprétations de la vie et des phénomènes sociaux : cette force peut être reconnue en chacun ou en plusieurs, en un groupe ou en tous. Selon qu'on l'interprète en découle la morale pluraliste ou dualiste.

Si on admet la présence de la force uniquement dans les groupes dirigeants, on reconnaît comme naturelle la raison d'être de l'Etat et du Droit. L'Etat est la créature de la force et le Droit est l'expression des rapports de la force. Cette doctrine considère la genèse de l'Etat comme axiomatique.

La seconde interprétation qui reconnaît en l'unité humaine la volonté de la force pose le problème de la formation de l'Etat, absorbant de la liberté individuelle. Cette formation ne peut s'expliquer

(*) Se reporter au fascicule précédent.

par la volition consciente des forts qui n'auraient jamais créé un pouvoir destiné à les entraver; l'unique explication que fournit la morphologie des forces est celle-ci : les rapports normatifs (réguliers) de la morale et du droit et l'organisme de l'Etat ne peuvent être nés que de la faiblesse : les faibles se sont associés par ruse ou par débilité contre l'activité des forts et ils ont créé la morale de l'égalité afin de dompter les natures aristocratiques et libres.

Ainsi, pour Trasimache, le juste est l'expression de la puissance du plus fort : toute force prévalente dicte des lois à son avantage exclusif et les impose à la masse des faibles comme des lois dont l'observation est un devoir et la transgression passible de châtimens. Observer la justice est une faiblesse, l'individu qui sait s'élever au dessus d'elle ou l'anéantir devient le tyran qui jouit, dans l'injustice, de la joie et de la liberté la plus grande.

Glaucon affirme que, dans la nature, l'injustice procure plus d'avantages que la justice ; la justice provient du contrat, l'injustice de la nature. Le contrat utilitaire s'établit parce que le bien et le mal étant connus, on renonce à pratiquer l'injustice pour éviter de la subir : la loi n'est donc pas l'expression d'un désir abstrait de justice, mais la manifestation d'une faiblesse ou d'une crainte.

Le raisonnement de Glaucon, transporté dans un milieu d'égalité supposée entre les hommes produirait la théorie du « contractualisme » politique. Cependant, alors que pour Trasimache et pour Glaucon, le fait de la justice n'oblige pas les forts qui se meuvent dans une sphère d'action extérieure à celle des contractants faibles, — pour les contractualistes, ce même fait annihile toute possibilité de

distinction et rend souveraine l'égalité.

L'interprétation la plus logique de la volonté de la force se rencontre chez Calliclès. Pour ce Nietzsche grec, la loi a été créée par les troupeaux humains, qui dénoncent la force comme immorale simplement parce qu'elle leur inspire une terreur sacrée et qu'ils retirent un profit de l'égalité. Le faible s'égale au fort en l'abaissant, non en s'élevant au dessus de lui.

Au regard de la loi est immoral l'appropriation et l'élévation de l'individu supérieur. Mais qu'une de ces âmes rebelles s'insurge, s'émancipe des traditions et des conventions, voici que sa nature tréssaillera de plaisir et de puissance, trouvant dans la liberté l'épanouissement de sa vie et sa joie même. C'est par envie, par impuissance que le troupeau humain tient pour immorale l'intensité de la vie — parce qu'il ne peut satisfaire les désirs suprêmes de l'énergie volitive.

Le bonheur vrai est la liberté sans entraves des sens et de l'esprit : tout le reste n'est qu'impuissance ou corruption.



L'analogie que présente le système critique de la sophistique grecque avec le concept anarchiste n'a pas besoin de plus ample illustration. Le retour aux sources nous a montré comment l'absence de transcendance avait porté aux conséquences extrêmes le relativisme et le subjectivisme. L'absence, dans les faits sociaux, de toute émanation divine ou de toute métaphysique réduit ces phénomènes au rôle de simples contingences dont on se servira ou qu'on dédaignera. Le subjectivisme fournit à l'isolé une superbe floraison de rêves de domination et de

de liberté, si bien que tout concept devient vrai par lui-même, et que jaillissent les affirmations les plus opposées — de même que surgissent les appréciations les plus contradictoires de l'esprit de la vie. De l'affirmation qu'en toute chose il n'est que de la puissance et qu'il n'y a rien de sacré en soi découle la psychologie violente de l'anarchisme : la négation de tout commandement sacré rend possible et permise toute action appropriatrice ou limitatrice de la liberté d'autrui, — et l'idée de la force redevient, comme pour les grecs de l'antiquité, l'unique raison de la vie.

Plaçons maintenant en tout homme le droit au jugement sans appel des faits sociaux et douons-le de l'idée de puissance, autrement dit de la conscience de sa personnalité spirituelle et physique, — il demandera à l'Etat quelle est sa raison d'être et il lui niera son droit d'absorption.

Le dualisme moral prend naissance en même temps que le sentiment de l'individualité de la personne : la morale de la domination ne correspond plus avec la morale du novateur qui proclame sa plénitude et sa conscience, et revendique son droit immanent.

Stirner se rattache donc à la sophistique grecque par sa destruction des archies dominatrices. Si le terme de rapport est l'unité humaine et si nulle puissance transcendante n'a révélé les tables des valeurs, l'unité est l'unique juge : les rapports s'individualisent parce que l'unité rapporte à soi-même le terme de relation, et l'ambition spirituelle se limite au créateur, et l'homme devient « unique » et stérile.

Le critère humain ou discriminant a aboli les

puissances surhumaines et sociales, et s'érige soi-même, uniquement, en juge suprême avec sa morale à part et avec une sphère de domination relative à sa puissance. Admettez par supposition philosophique les hommes égaux en puissance et vous obtiendrez le système harmoniste des socialistes anarchistes. Admettez, par constatation historique, la présence de la force supérieure chez certains hommes ou en certains groupes ou en certaines races et vous obtiendrez le système polymorphe des anarchistes individualistes.

Le concept fondamental de l'anarchisme réhabilite la formule sophistiquée : « l'homme est la mesure de toutes les choses » ; elle la concrétise en niant à autrui (hommes êtres, entités) tout pouvoir de jugement ou de domination, si l'affirmation violente de ces puissances n'impose pas la nouvelle valeur ou la domination nouvelle.

Dans les premières affirmations du penser philosophique, l'anarchie trouve donc reflétées ses incoercibles énergies vitales et aperçoit les premières rebellions contre le dogme divin et la tyrannie politique.

Dans les théories politiques de Platon vibrait la belle audace du crime politique ; plus haut que les contingences et les aspirations au gouvernement s'élevait l'hymne à la liberté spirituelle de l'âme : chant qui devait, comme de nos jours, ou aboutir à la fatalité tragique du rien ou au songe eudémonistique d'un Calliclès ou d'un Nietzsche.

C'est de la même façon que l'anarchisme retrouve et affirme son droit à la vie : tendance à l'intégration de l'homme » : superbe chant de plénitude et d'égoarchie.

Ainsi, l'anarchisme ne demeure plus renfermé dans les étroites limites de ses premières affirmations ; il n'est plus l'apocalyptique espérance de la première moitié du siècle passé ; il n'est plus la doctrine brièvement esquissée de l'immobile égalité et de la liberté absorbante pour autrui : il rentre dans le large courant de la vie et de l'histoire, et il trouve ses racines et ses sources dans l'éternellement égale âme humaine.

Ainsi, il peut chanter dans les supplices, en compagnie des héros antiques, le chant suprême de la foi ; il peut dans le crime retrouver l'énergie instinctive et enseigner l'aspiration primitive vers la liberté ; il peut se renfermer dans un découragement douloureux et se flétrir en son temps ; ou encore succomber en proie au dégoût et au doute, dans la nuit profonde, tragiquement

Oberdan Gigli

Si tu ne peux être soleil, sois l'humble planète. Oui, si tu es empêché de rayonner comme le soleil de midi sur la montagne coiffée de neige de l'éternelle pureté, choisis alors, ô Néophyte, une plus humble carrière.

Indique la voie, même indistinctement, et perdu dans la foule, comme fait l'étoile du soir à ceux qui marchent leur chemin dans l'obscurité.

Eclaire et reconforte le pèlerin en peine, et cherche celui qui en sait encore moins que toi ; celui qui s'assied, abattu par la désolation, affamé du pain de sagesse autant que du pain qui nourrit l'ombre, sans maître, sans espoir, sans consolation.

LA VOIX DU SILENCE

Ce n'est pas en quelques brefs articles que l'on peut rendre compte, même dans l'ensemble, d'une étude scientifiquement conduite sur un pareil sujet.

J'aimerais à relever quelques-unes des idées de M. Paschal, à signaler plusieurs de ses documents si bien choisis et, aussi, les lacunes que je vois dans ce travail. M. Paschal, par exemple, ne dit mot *du but* de l'art — s'il a un but ; la question est à poser — et *des buts* conçus par les artistes...

Que voulez-vous ! Les *Réfractaires* n'ont pas encore le format commode des périodiques bien pensants ; le propre des *Réfractaires*, nul ne l'ignore, est de n'être point riches... Pourtant, au risque de désespérer l'ami E. Armand, je tiens à dire le plaisir que j'ai eu à trouver certaines idées sous la plume d'un écrivain certes très éloigné des anarchistes.

Il s'agit de la moralité de l'artiste, question connexe à celle de la morale de l'art. Il n'y a pas si longtemps que l'on poursuivait des poètes et des romanciers ; si la justice craint aujourd'hui le ridicule de ces procès, nombre de personnes semblent le déplorer. Je pourrais nommer un journaliste en renom qui, depuis quelques années déjà, ne manque pas une occasion d'injurier « l'immoral » Zola. M. Paschal mentionne, en passant, un projet de loi qui fut déposé, l'une de ces dernières années, au parlement belge, et dont le vote aurait permis aux tribunaux de censurer, de la façon éclairée qui leur est habituelle, romanciers, poètes, publicistes... L'artiste est moral quand il est sincère, dit M. Paschal. S'il voit la vie et l'exprime sous un aspect qui révolte ses contemporains, qui bouleverse leurs préjugés, cravache leur prudence, — il n'en est pas moins « moral » tant qu'il reste sincère. Moralité de l'artiste et moralité de l'art tiennent en ce seul mot : sincérité. Ah ! si l'écrivain se laisse influencer par le souci du qu'en dira-t-on, s'il flatte intentionnellement tel goût du public, s'il est, pour arriver, patriote, antisémite, socialiste, pornographe, amateur de perversités, son œuvre insincère ne saurait être saine et l'on peut, à juste

(*) *L'Esthétique Nouvelle* de M. Léon Paschal (Edition du *Mercur de France*). Voir les fascicules précédents.

titre, lui reprocher de se vendre. Il y a une prostitution de l'art.

Dire que l'on en est encore à réclamer, *pour l'artiste*, le droit d'être pleinement sincère ! Ne serait-il pas temps de réclamer ce droit — et de le prendre, c'est plus sûr — pour tout homme soucieux de sa dignité ? Il serait beau de rapprocher ainsi l'art de la vie. Moins de mensonges sur les faces les ferait peut-être moins laides.

VII

M. Paschal donne de l'art social une brève définition que j'aime infiniment. « L'art social est la rosse de bataille de tous ceux qui, étrangers à l'art, veulent le faire aider au triomphe de leurs mesquines visées. L'art social, ce sera l'art socialiste, l'art religieux, l'art moralisateur des masses à la manière des images d'Epinal... » Voilà qui est bien dit.

En réalité l'art social a surtout remporté des succès dans ce qu'on appelle les groupes d'avant-garde. Anticléricaux, socialistes, libertaires, ont conduit cette *Rossinante* en de mémorables chevauchées. Ils ont créé la pièce à thèse, conférence dialoguée, filandreuse et emphatique qui nous a valu des drames didactiques sur la syphilis, la question des nourrices, etc. Ils ont créé l'horrible chromo-qui, sous couleur (et quelles couleurs) de propagande, s'insinue dans les intérieurs de militants, y introduisant le mauvais goût ; par la chanson adéquate ils ont contribué à éliminer la bonne chanson spontanée, égrillarde ou mélancolique, qui naissait autrefois dans les faubourgs. L'avouerai-je ? S'il m'est arrivé de goûter quelques chansons « à thèse », ç'a été pour la mysticité naïve qui s'exprimait en elles, à l'insu, d'ailleurs, des auteurs. Car, le vrai nom de l'art social, c'est *l'art vulgaire*, l'art amoindri, gâché, vulgarisé pour servir à catéchiser ceux qui ne comprennent rien à l'art. Est-ce en s'abaissant jusqu'à leur niveau qu'on leur apprendra à voir plus haut ? Vulgariser l'art, ce n'est que flatter l'ignorance et le mauvais goût. S'en servir en vue de fins politiques, c'est donner soi-même une preuve d'ignorance ou de mauvais goût.

Est-ce à dire que l'idée soit à bannir de l'œuvre d'art ? Non. Je n'accepte même pas le jugement — quoiqu'il soit fortement motivé — que M. Paschal porte sur les derniers romans de Zola : (*Les Trois Villes, Les Quatre Evangiles*). Sans un fond de pensée, une œuvre est presque toujours insuffisante. Nous lui demandons davantage qu'un délassement facile. Les partis-pris décidés n'ont pas nui, semble-t-il, à l'œuvre de Balzac. « L'écrivain, dit-il quelque part, n'existe que par des partis-pris. » Enfin l'idée peut dominer toute la vie psychique de l'artiste, l'asservir, modeler ses sentiments — après avoir été modelée par eux, il va de soi. — Il y aura alors dans son œuvre un élément de foi, quelque chose d'apostolique, un ton tour à tour âpre et lumineux qui ne manque pas de beauté, et qui, loin de la déprécier, lui donne un relief puissant. Mais ces œuvres-là peuvent-elles être dites à thèse ? Se proposent-elles une mission sociale ? Oui, sans doute : secondairement. D'abord elles expriment un homme. Là est leur richesse. Ensuite elles se distinguent de l'art vulgaire en ce qu'elles sont personnelles et désintéressées. Là est leur valeur.

Est-ce à dire que l'art, lui-même, n'ait pas de portée sociale, ne contribue pas à servir telles causes — celle de la liberté d'opinion, celle de la transformation des mœurs, pour préciser, — à combattre telles autres ? M. Paschal répond que seul l'art pur atteint sa destination sociale. Je crois qu'il est dans le vrai. Nous revenons par cette voie au principe de sincérité auquel s'ajoute celui de désintéressement. Pour que l'art remplisse son rôle dans la société, il faut qu'il soit : or, il ne peut être que le produit d'un effort sincère et désintéressé.

* * *

On voit par ces quelques notes combien est vaste le domaine de cette science esthétique que des efforts tels que ceux de M. Paschal ne tarderont pas à constituer, — combien de questions complexes elle soulèverait — ou éclairerait d'une lumière imprévue. Et quelles que soient les opinions de l'esthéticien, il ne saurait refuser de concéder à l'anarchiste qu'une forte présomption en faveur de sa conception de la vie et de l'art indissolublement unis, nait de l'observation des influences multiples exercées par l'art sur la vie des sociétés, et du rôle de plus en plus considérable qu'il joue dans la vie de l'individu.

Le Rétif

Si tu m'aimais toujours. . .

Si tu m'aimais toujours, tu ne resterais pas
Inexorablement insensible à mes larmes,
Et tu t'attacherais à chacun de mes pas
Au lieu de me créer de nouvelles alarmes.
Bonne ainsi qu'autrefois, tu me réserverais
Les instants que pour toi le plaisir teint de rose,
Lorsque Phébé la blonde argente le marais
Sur le miroir duquel son clair regard se pose.
Tu m'ouvrirais ton cœur, ta jeune âme et tes bras
Et, refermant sur moi leur ineffable asile,
Tu me raconterais, à l'oreille, tout bas,
Ce qu'en passant la mer dit au sable de l'île.
Ta lèvre, au doux parfum des pétales de mai,
D'où s'épand des amours l'enivrante ambroisie,
En mon cœur, à souffrir, hélas! accoutumé,
Reverserait du rêve et de la poésie.
Face à l'immensité, ton désir le plus cher
Serait de me prouver que je t'ai reconquise
Comme à l'heure où pour moi la rose de ta chair
Entr'ouvrit sa corolle à la senteur exquise.
Et comme aux soirs défunts d'un rapide printemps,
Abrégeant au plus tôt ma douloureuse attente,
Sous mes baisers, ce soir, dans les bras que je tends,
Tu serais une lyre adorable et vibrante. . .

Eug. Bizeau

Anarchie et communisme.

Anarchiste!

Il me semble,
en ce seul mot, avoir défini l'aspiration de tout mon
être : négateur d'autorité, de quelle source qu'elle
émane, je veux libérer mes épaules de toute con-
trainte, nécessité, devoir, droit, obligation. . .

Que venez-vous me parler de cité d'Harmonie, d'é-
galité, de diminution de l'effort? Je ne veux pas de
votre route sans obstacles où l'on s'atrophie et où l'on
s'endort dans la monotonie du parcours qui conduit
au pays de Médiocratie.

Si l'on me demandait de définir en un seul terme les aspirations antagonistes aux miennes, c'est à dire impliquant dépendance, servitude, abnégation, je répondrais : « communisme ». Et cependant plusieurs ont osé accoupler ces deux vocables, négation l'un de l'autre : anarchie et communisme.

Anarchie, mot qui exprime l'indépendance, l'originalité, la suprématie de l'individu, le violent désir de lutter, de vivre, de s'élever au dessus de la médiocrité générale; communisme, terme qui sent l'égalité, l'uniformité, le commun, la dépendance à l'égard d'une abstraction : la société.

Vos « biens communs » — ô communistes — ne sauraient me satisfaire. Je prétends être maître et propriétaire de mon produit et de tout ce que ma puissance me permettra d'acquérir. J'entends disposer de ce que je possède à ma guise, sans que personne ait à y objecter. Le bien commun n'est jamais mon bien; lié par des considérations morales, je suis obligé d'en user dans la mesure qu'il est convenu d'appeler sage et raisonnable. Or je prétends ne connaître aucune limite : il ne me sied point d'être raisonnable ni de me conduire en sage.

Le communisme est avant tout une doctrine sociale : c'est la protestation de tous les faibles, de tous les écrasés, impuissants à soulever le poids qui les accable.

Refoulés au bas des échelons de l'inégalité, ils réclament l'égalité; impuissants, ils veulent modeler la société de telle sorte que toute lutte disparaisse; impotents, ils désirent que tous les obstacles disparaissent de leur route.

Anarchiste, je ne saurais me satisfaire de cet idéal. Mieux vaut encore la société actuelle. Je me soucie peu des différentes formes que peut revêtir la société; c'est actuellement que je vis, et c'est avec l'organisation du moment que j'ai à compter.

L'anarchie, pour moi, n'est pas une doctrine sociale : c'est une aspiration individuelle, une manière d'être, une façon de sentir, une révolte de l'individu contre tout ce qui lie, asservit, enchaîne, une explosion d'indépendance : une des plus hautes manifestations de la Volonté.

Francis Vergas

La double Morale

Il était une fois un Homme qui épousa une Femme. Du temps s'écoula, et, un jour, l'Homme déclara : « J'aime toutes les femmes. J'ai besoin de beaucoup d'amour. »

Et la Femme dit : « J'aime tous les hommes. Moi aussi j'ai besoin de beaucoup d'amour. »

Mais l'Homme répliqua : « Si tu parles ainsi, je t'assènerai un coup de massue sur la tête. »

Et la Femme s'inclina en disant : « Pardonne-moi, mon seigneur et mon maître. »

Dix mille ans passèrent. L'Homme déclara de nouveau : « J'aime toutes les femmes. Il me faut beaucoup d'amour à moi. »

Et la Femme répondit : « A moi aussi, il me faut beaucoup d'amour. J'aime tous les hommes. »

Mais l'Homme répliqua : « Si tu parles ainsi, je divorcerai d'avec toi et tu trouveras difficilement à gagner ton pain. »

Et la Femme dit : « Tu es une brute. »

Cent ans s'écoulèrent. Et l'Homme reprit : « J'aime toutes les femmes. Il me faut beaucoup d'amour. »

« Il en est de même pour moi, rétorqua la Femme. J'aime tous les hommes. Il me faut beaucoup d'amour. Et, comme tu le sais, je puis gagner mon pain toute seule. »

Et l'Homme répliqua : « Si tu parles comme ça, force sera que j'apprenne à me conduire. »

Et la Femme dit : « Enfin ! »

Upton Sinclair

Opinions et Documents.

Mon refus d'être juré. IL y a bien des années que je pris connaissance de la doctrine de Tolstoï: de la "non résistance au mal par la violence". Elle me repoussa dès l'abord. Elle me paraissait tellement saper l'ordre établi — et je commençais à peine à le discuter — que ma première impulsion fut de la repousser, tant elle me paraissait absurde. Je m'efforçai d'en découvrir la fausseté, mais j'avoue que jusqu'ici j'en suis pas parvenu. Je compris bientôt qu'une tentative quelconque de mettre cet idéal en pratique me jetterait, un jour ou l'autre, en conflit avec l'autorité judiciaire. C'est ce qui arriva, il y a quelque temps, lors de ma nomination de juré. [Ceci avait lieu en Angleterre.]

J'accueillis cette nomination avec mauvaise grâce; non seulement, il me déplait fort d'être dérangé de mes occupations, mais encore, de tempérament nerveux, il ne m'agréa point de discuter avec les autorités, surtout en public. Ceci me poussa à jeter mes raisons sur le papier au cas où l'occasion se présenterait où j'eusse à les exposer ou à les transmettre au juge. Les voici, d'ailleurs:

Je refuse en toute conscience de siéger dans un jury parce que je crois que la bonne volonté doit gouverner mes paroles et mes actes, et je sens que "punir" ne peut s'accorder avec "bonne volonté".

Je considère comme immoral d'obliger autrui à infliger un châtement que je refuserais d'infliger moi-même.

Telle est ma conviction depuis nombre d'années et je ne crois pas qu'il me soit désormais possible de penser autrement.

— Juré? me demanda le policeman, à la porte du tribunal.

— J'ai à opposer une objection de conscience.

— Fort bien, restez-là et à l'appel de votre nom, ré-

pondez : excusé.

Deux heures s'écoulèrent avant qu'on m'appelât.

Le tribunal était rempli de jurés en perspective. Dès l'abord, j'espérai qu'il s'en trouverait assez de consentants et que le nombre nécessaire serait atteint avant que vînt mon tour. Le dicton " beaucoup d'appelés, peu d'élus " ne trouva cependant pas là son application, car, malgré le grand nombre de personnes qui présentèrent des excuses — toutes acceptées — le reste fut pris, à l'exception d'un seul.

A l'appel de mon nom, je criai : excusé et l'huissier m'ordonna de m'asseoir devant la stalle réservée aux jurés, au lieu d'y prendre place, comme ceux qui avaient accepté leur nomination.

Après avoir attendu que les douze (ou plutôt treize) loyaux et féaux jurés eussent été envoyés vers une autre cour, je me levai afin d'exposer les raisons de mon refus.

— Prenez le livre (la Bible) dans la main droite, me dit l'huissier.

Ce fut alors que je commençai à désobéir.

— Je me refuse à prêter serment.

— Pour quelles raisons ? me demanda le greffier du tribunal en me regardant par dessus ses lunettes.

— Pour raisons de conscience.

— Prétendez-vous que c'est contraire à vos convictions ?

— Oui.

— C'est bien ! Affirmez que vous direz la vérité, toute la vérité.

Ne trouvant rien à objecter à cela, j'affirmai.

— A présent, voyons votre excuse :

— Je me refuse à punir mes semblables.

Le greffier mit quelque temps à digérer cette réponse et, sur un ton d'étonnement, la transmit au juge, qui siégeait tout au haut.

— On ne vous demande pas de punir qui que ce soit — exposa le magistrat, âprement, — on vous demande simplement de répondre " oui " ou " non " aux questions qui vous seront posées. C'est une chose que vous pouvez faire, j'imagine.

Je rétorquai avec douceur que ma conscience ne me permettait pas d'établir la distinction entre ré-

pondre "oui" à une question de culpabilité et le prononcé de la sentence sur celui auquel elle s'applique.

M. le juge se fit irrité et méprisant :

— Je ne comprends pas les gens qui ont une objection de conscience à dire la vérité. Puis, il ajouta :
— Vous resterez là.

Il me semble que les deux remarques du docte magistrat montraient combien il est peu fait pour la place qu'il occupe. S'il ne peut comprendre la relation intime et vitale existant entre le verdict du jury et la condamnation qui en est la suite. Si, comprenant cette relation, il s'efforce délibérément de me faire croire qu'elle n'existe pas, il manque à la plus élémentaire loyauté. Or, inintelligence et déloyauté ne conviennent pas à un juge.

Je ne crois pas que les hommes devraient peser les actions de leurs semblables dans les balances de la justice. Je crois en la méthode de l'homme de Nazareth qui substitua à la justice la bonne volonté "bonne mesure, bien pressée et débordante". Si je ne doute pas que l'idéal de ce juge soit la statue de la Justice, avec son épée et sa balance, je maintiens que pesé même dans cette balance-là, il aurait été trouvé trop léger.

Lors donc que M. le juge eut prononcé son jugement contre moi, l'huissier du jury demanda au greffier s'il me placerait dans la stalle des jurés. — Oh non, répondit énergiquement ce subordonné — je ne veux point l'y voir. J'attendis donc que le greffier et le juge se fussent concertés sur le caractère peu ordinaire de mon refus. Lorsqu'ils se furent retirés l'huissier du jury, un brave homme, m'apprit qu'il lui avait été enjoint de me garder dans la salle d'audience jusqu'à l'expiration de la session, mais que le moment du déjeuner faisant interrompre les débats, il me rendait la liberté pour une demi-heure.

Il devint bientôt évident que le juge avait ordonné qu'on me refusât les privilèges accordés au juré ordinaire, au juré "qui fait son devoir" — c'est sa propre expression. Alors qu'on informait les autres qu'ils pouvaient manquer un jour et revenir le lendemain, on me fit savoir que cette permission ne me concernait point. L'huissier, il est vrai, fit de son

mieux pour adoucir cette détention relative, mais l'intention du juge était manifestement de me montrer que j'étais puni. Et cela afin que ne grossît pas le nombre de ceux qui auraient trouvé des objections à être jurés par motif de conscience.

(*The Open Road*)

J. H. G.

Correspondance.

New York, août 1913. . . . Après avoir lu, non sans un grand intérêt, l'énumération des points de vue ayant pour objet la formation d'un *terrain de rencontre* entre camarades. Je trouve aussi agréable qu'utile votre idée de se sélectionner, de se reconnaître entre individus dont les conceptions tendent vers un but nôtre. . . .

J'ai essayé plusieurs fois ici, en Amérique, de lancer quelque chose de semblable, mais les difficultés avec lesquelles j'étais aux prises ne m'ont pas permis de poursuivre mon dessein.

Il existe partout quantité de camarades qui s'ignorent et qui finissent peu à peu par se mélanger à la foule qu'ils côtoient, si bien que les voilà plus ou moins perdus pour nous.

Je puis aisément constater que dans une ville aussi importante que New York, la grande généralité des camarades anarchistes [exception faite des organisateurs de meetings et batteurs d'estrade vivant pour et par l'idée] ne se rencontrent jamais. Chacun reçoit (ou ne reçoit pas) son journal, le lit et s'endort. On dirait que le dieu Dollar s'infiltré partout pour enliser dans l'isolement et l'apathie certains qui étaient naguère encore des énergies.

Vous avez en France vos réunions de discussion, vos ballades champêtres, qui permettent aux tempéraments divers de se rencontrer et de s'associer. Ici, rien ou presque. Le pays tout entier semble engendrer la mélancolie, tant il est pourri par sa poursuite écœurante de l'or.

A. Baillif

Entre nous 19 Le changement de format de ce 6^e fascicule s'explique de lui-même. Non seulement il était réclamé par nombre de nos amis collectionneurs, mais le précédent ne correspondant plus à une parution encore aussi irrégulière que celle des *Réfractaires*. Parmi les nombreux formats qui s'offraient j'ai choisi le plus intime, le plus facile à collectionner et à faire circuler, celui qui permettra — au cas de rentrée de fonds imprévus (?) — d'augmenter le nombre de pages sans trop accroître le coût de revient. La légère augmentation du prix d'abonnement et du fascicule s'explique par les quelques frais occasionnés par la modification du format, le pliage entre autres.

A propos de mon voyage de 1.300 kilomètres à bicyclette, je crois utile de faire remarquer que, durant les trois semaines qu'il a duré, je me suis alimenté de façon mixte, consommant de 1/2 litre à 1 litre de vin quotidiennement, ne faisant parfois qu'un repas par jour. Or, malgré que deux ou trois fois j'ai passé la journée sous la pluie ou que j'ai dû coucher à la belle étoile, ou encore en dépit d'une transpiration abondante des heures durant, je n'ai été affligé du moindre refroidissement. Il est vrai que « j'étais à l'air ». Qu'on en tire telle conclusion qu'on voudra.

La réussite relative de cette tournée m'incite à en entreprendre une nouvelle avec le même système de locomotion. Elle aura lieu vers la fin septembre, avec, comme objectif : *Little*. Je rendrai visite à ceux des camarades de l'Oise, du Pas-de-Calais, de la Somme et du Nord se trouvant sur mon itinéraire. J'avertirai ceux que ceci concerne en temps voulu.

Le prochain fascicule paraîtra quelque temps après mon retour, cela dépendant aussi de l'argent reçu.

Les abonnés à l'essai dont la bande porte la mention : *notre abonnement échoit avec ce fascicule* doivent — si elles ne règlent pas dans la huitaine — s'attendre à recevoir par la poste une quittance de recouvrement laquelle, à cause des frais, sera majorée de 0 fr. 25 à 0 fr. 50 ; et il n'y a là rien de ma faute.

Nous faisons précéder d'un numéro sur la bande le nom des personnes en règle pour leur abonnement. Avis à ceux qui ne le sont point.

J'ai reçu depuis qu'a paru le 5^e fascicule des *Réfractaires* :
Quelqu'un, 20 fr. — Une amie, 5 fr. — Armando Selini, 2 fr. 50. — Egli, 1 fr. 75. — Baizet, 3 fr. — Jules César, 1 fr. 50. — Oliveiras, 1 fr. 50. — Ch. Duquesnes, 1 fr. — Hureau, 1 fr. — Méline, 0,25. — Châteauroux, 8 fr. — Lyon, 10 fr. — Vienne, 3 fr. 50. — Denambride, 2 fr.

Souscription permanente.

Correspondants et Dépôts

- Paris.** — Informations diverses et dépôt général: *Alb. Rouas*, 51, av. du Maine, XIV.
Dépôt à la *Publication sociale*, 16, rue M. le Prince, VI,
et à l'*Action d'Art*, 25, rue Tournefort, V.
- Orléans.** — Librairie au coin de la place du Martroi et de la rue de la Hallebarde.
- Lyon.** — *L. Prime*, 61, rue Vauban.
- Brest.** — *C. Hervé*, 65, rue Emile Zola.
- Nîmes.** — *C. Dupont*, 29, rue Pavée.
- Nancy.** — *Werner*, 80, rue de la Hache.
- Rouen.** — *P. Grandin*, 16, rue Damiette.
- Le Havre.** — *Librairie Mével*, rue Voltaire.
- Châteauroux.** — *M. Charvon*, à la B. du Travail, 6, rue Rabelais.
- Dijon.** — *M^{me} Chibert*, 34, rue Chaudronnerie.
- Toulon.** — *L. Bertrand*, 14, rue Nicolas Laugier.
- Nantes.** — *A. Péneau*, 18, rue d'Hermitage.
- Nevers.** — *Etie*, 2, rue Bovet.
- Moulins.** — *E. Vignes*, 12, rue Louis-Blanc.
- Roanne.** — *Librairie Rénaud*, rue de Clermont.
- Vienne.** — *Nizy*, chez *Berthet*, 8, rue de la Table-Ronde.
- Tours.** — *G. Jeugnet*, 3, rue Miquel.
- Lorient.** — *Le Goff*, 65, rue du Moustoir.
- La Rochelle.** — *Raoul Jarrour*, 4, rue Pas du Minage.
- Béziers.** — Groupe de la *Libre Discussion*, café Armand, 27, av. de Bédarieux.
- Pontoise.** — *Auger*, 37, grande rue.
- Lille.** — *Henri Doilin*, 26, rue de Fives.
- Roubaix.** — *Oscar Helpel*, 46, rue Delespaul.
- Saint-Saulve (Nord).** — *Eug. Derambure*, cour Guislain, pl. Renan.
- Somain (Nord).** — *Louis Lambrecht*, 50, rue Pasteur.
- Aniche (Nord).** — *Ed. Gibour*, boulevard Drion.
- Fressenneville (Somme).** — *Lucien Debure*, chez *Widcocq*, rue d'Eu.
- Montrouge.** — *L. Bonnery*, 115, route d'Orléans.
- Alger.** — *Dianour*, depositaire de journaux.
- La Guadeloupe.** — *Stéphane Rosso*, 13, rue de Penthièvre, à Basse Terre.
- Bruxelles.** — *R. Fraigneux*, 28, boulevard d'Anderlecht.
- id. — *J. B. Chassereaux*, 32, rue des Six Jetons.
- Damprémy près Charleroi.** — *G. Stassin*, 29, r. S^t Petersburg.
- Londres.** — *Eug. Bevant* au Groupe d'études sociales, 9 Manette street, Charing Cross Road W.
- Berlin.** — *Max Dankwart*, 56, Schützengasse, S. W.
- Lisbonne.** — *Silva junior*, Calçada da Memoria, 46, rez de chão.
- Buenos-Ayres.** — *Librairie Batista Fueyo*, 429, Talcahuana.
- New York.** — *Barrère*, 160, W. 31st street. City.
- Etc .., etc...

Les périodiques.

Dans *Wohlstand für Alle* je note une annonce concernant une "colonie tolstoïenne" en formation à Semriach (Styrie) Autriche. On est reçu après être resté membre d'une association formée dans le but de la créer et de la soutenir et avoir payé durant ce temps 3 cour. par semaine. Au cas d'admission immédiate il faut fournir un fonds d'entrée qui varie selon la santé, l'âge, les conditions de fortune.

Ecrire à Franz Sekanek, adresse indiquée.

En vente à nos bureaux, expédition franco.

On est prié de joindre le montant de l'envoi en faisant la commande

Au-dessus de 2 fr. au total, nous recommandons les envois.

l'Ère Nouvelle : collection reliée V^e et VI^e séries,
n^{os} 46 à 56, (reste 5 exempl.) . 5 » et 6 fr. 50
exemplaires isolés. . . fr. 50

... hors du troupeau : n^{os} 1, 2, 3-4 et 5-6, la collection
brochée, reste 6 exempl. 2 fr
exemplaires isolés. . fr. 50

les Réfractaires (1^{re} série, gr. format) 1^{er} au 5^e fasc. 1 fr.

E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?
Relié, avec supplément. 2 fr.

E. ARMAND. — " Les Illégaux, " pièce en 3 actes . . . à paraître.

— L'anarchisme individualisme, sa philo-
sophie, son idéal, sa pratique. —

— Les ouvriers, les syndicats et les
anarchistes. . fr. 15

— L'anarchisme comme vie et comme
activité. . fr. 05

— Mon point de vue de l'anarchisme in-
dividualiste. . fr. 05

— Le problème humain et la solution
libertaire (1905). . fr. 10

— Le fait religieux et les anarchistes. . à paraître.

— Les anarchistes-individualistes et les
paysans. —

— La procréation volontaire au point de
vue individualiste . fr. 10

BENJ. R. TUCKER. Ce que sont les anarchistes et E.
ARMAND : Est-ce cela que vous appelez vivre ? . fr. 05

VOLTAIRINE DE CLEYRE. — L'idée dominante, un ex.
Enquête sur des Questions de tolérance et d'édu-
cation. . fr. 10

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

Avis
et
communications.

(Ecole polytechnique). Réunion
du groupe les deuxièmes et qua-
trième jeudis de chaque mois.

25 septembre.
16 et 30 octobre.

PARIS. — Libres Entretiens. — Même lieu.
ORLÉANS. — Les camarades s'intéressant à notre travail se
réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, au siège des "Ré-
fractaires".

A plusieurs. J'ai eu moins en vue de formuler un pro-
gramme dans "La Vérité sur les Anar-
chistes Individualistes" que d'esquisser
un terrain d'entente théorique sur lequel pouvait se rencontrer
la moyenne des anarchistes individualistes de la tendance
exposée par "les Réfractaires". E. A.

Armand Martin, Veuillat, Marie-Amélie Dufour, Henri Ray-
mond, Thomas, Michaut, etc. — Des circonstances météorolo-
giques adverses ne m'ont pas permis de vous rendre visite. E. A.

Je tiendrais à faire connaissance de typos sérieux. E. A.

Mother Earth, 55, W. 28 th street, New-York.

Ramon Suarez. Au siège de la "Nueva Ciencia", 140, antiguo,
Manrique, La Havane.

Agenor de Rouegg, Jean Bouchard, etc. Copies passeront selon
place disponible.

Jeune camarade habitant le Maroc désirerait échanger idées
par cartes vues du pays. Ecrire au bureau des "Réfractaires"
en joignant timbre pour transmission.

Avis
Important Nous expédions chaque fois
que paraissent les *Réfractaires*
un certain nombre d'exemplaires
à titre de *spécimens*. Nous prions
instamment les personnes auxquelles notre
recueil ne conviendrait pas de nous la ren-
voyer dès le premier numéro. Il ne coûte rien
de renvoyer un numéro spécimen; il suffit de
le remettre au facteur sans déchirer la bande
et sans affranchir.
Nous rappelons à nos amis qu'envoyer directement leur
abonnement nous épargne les ennuis inséparables des for-
malités de recouvrement et leur évite les 0 fr. 45 de frais
qu'entraîne la présentation de la traite par voie postale.

Achevé d'imprimer le 12 septembre 1913 à 2.500 exemplaires

Imprimerie Ouvrière, Orléans Le gérant: R.-G. HUREAU.

Hureau